Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

124 | 2017

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2015-2016)

Histoire des chrétiens d'Orient (XVI^e-XXI^e siècle)

Histoire des chrétiens d'Orient (XVI^e-XXI^e siècles)

Bernard Heyberger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1622>

DOI : 10.4000/asr.1622

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 227-232

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Bernard Heyberger, « Histoire des chrétiens d'Orient (xvi^e-xxi^e siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1622> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1622>

Tous droits réservés : EPHE

Histoire des chrétiens d'Orient (XVI^e-XXI^e siècle)

Bernard HEYBERGER

Directeur d'études

LE séminaire poursuit différents chantiers concernant le domaine de recherche du directeur d'études. Deux axes principaux se sont dessinés cette année : un premier portant sur les questions institutionnelles et politiques dans la période allant des réformes ottomanes à nos jours, concernant donc le passage de l'empire à l'État-nation. Un second axe a été consacré à la production picturale des chrétiens orientaux aux XVII^e et XVIII^e siècles, qui voient une véritable renaissance de la peinture religieuse, notamment en Syrie et en Égypte.

Des réformes ottomanes aux États-nations

Les transformations du XIX^e siècle ont été au cœur du programme de l'année 2015-2016. D'une situation de grande dispersion et de localisme chez les chrétiens de l'empire, on passe progressivement à une unification confessionnelle, puis à une identification de la religion à la nation, ou à l'ethnie. Mais cette évolution est loin d'être achevée lorsqu'éclate la première guerre mondiale. Ce sont surtout les massacres et les expulsions durant le conflit et à sa suite qui mènent à l'achèvement presque complet du processus.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on relève, à Constantinople comme ailleurs, que l'étroitesse du marché matrimonial amène les Latins de la ville à épouser des conjoints orthodoxes. Ces mariages mixtes peuvent contourner l'autorité du clergé en demandant l'assentiment du juge musulman ou du clergé orthodoxe. Mais une bataille est menée, qui se poursuit au XIX^e siècle, pour empêcher les mariages mixtes, ou du moins pour les faire entrer dans la norme du concile de Trente et sous l'autorité du clergé catholique et/ou du consul de France. Le clergé catholique dispose à cet effet d'un outil bureaucratique pour s'accommoder des situations complexes de la micro-société levantine : la demande de dispense pour consanguinité / affinité / ou disparité de rite, qui permet de sauvegarder en apparence l'autorité, tout en adaptant les règles aux exigences sociales. La distinction entre catholiques et non-catholiques ne s'est imposée que très progressivement, par exemple chez les Arméniens, divisés moins entre partisans et adversaires du rapprochement avec l'Occident, qu'entre tenants de l'ambiguïté et de l'absence de rupture, et adeptes de la séparation franche. Fréquenter les mêmes églises et s'associer au culte relevaient d'une certaine « ottomanité », la rupture au contraire pouvant apparaître

comme une allégeance aux « Francs », un acte politiquement hostile au souverain et lourd de conséquences.

Ce n'est que dans le cadre des réformes ottomanes au XIX^e siècle que l'autonomie catholique, marquée par une séparation institutionnelle avec les non-catholiques, pourra s'imposer, sans mettre totalement fin aux pratiques de mixité et de partage du culte. La politique ecclésiastique de Pie IX, voulant imposer l'autorité directe du pape sur les Églises orientales catholiques, au moment où l'État ottoman demandait à celles-ci de s'organiser en « millets » avec leurs propres institutions, provoqua un conflit grave, notamment chez les Arméniens, partagés entre leur fidélité à la Porte et leur proximité avec les Arméniens apostoliques d'un côté, l'injonction qui leur était faite de se soumettre entièrement à Rome de l'autre. À la même époque l'adhésion au protestantisme permettait à des individus de s'émanciper de l'institution ecclésiastique tout en ménageant des compromis. Elle offrait aussi une ouverture sur la science et la raison modernes, censées conciliables avec la foi¹. Les modes de vie commençaient alors à se différencier, les chrétiens étant les premiers à adopter les tenues vestimentaires ou le style d'ameublement des logements introduits d'Europe. Ils se distinguaient aussi par une certaine prospérité, alors que l'artisanat urbain plongeait dans la crise à la suite de la concurrence des produits manufacturés européens, dont ils étaient les importateurs.

Les réformes ottomanes imposées alors par le haut, et sous la pression des Puissances, menaçaient le fonctionnement social traditionnel, en « *‘asabiyya* » autour de notables. La réforme fiscale et l'introduction du service militaire provoquèrent en particulier le mécontentement dans la population musulmane². Certaines factions de celle-ci furent incitées à lire ces évolutions institutionnelles et sociales en termes confessionnels, et à s'attaquer aux églises et aux biens des chrétiens (Alep 1850, Damas 1860), ces derniers étant considérés comme rangés au service des intérêts étrangers et hostiles à l'empire. Il est vrai que les médias européens, et une partie du clergé oriental, imposaient également une lecture confessionnelle des événements, posant les chrétiens comme victimes du fanatisme atavique des musulmans et insistant sur la protection que les puissances devaient apporter aux minorités chrétiennes de l'empire, n'hésitant pas à remonter aux croisades pour évoquer une « tradition » de cette protection. Chez les « *rûms* » de l'empire en particulier, l'avènement d'une Grèce indépendante a fortement contribué à l'ethnisation et à la nationalisation de la religion, s'accompagnant d'un *estrangement* linguistique, culturel et politique d'une partie des « *rûms* » ottomans.

-
1. P. HILL, « The first Arabic translations of Enlightenment literature : The Damietta circle of the 1800s and 1810s », *Intellectual History Review* (2015), p. 1-24. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/17496977.2014.970372> (consulté le 9 mars 2017).
 2. F. KRIMSTI, *Die Unruhen von 1850 in Aleppo : Gewalt im urbanen Raum*, Klaus Schwarz, Berlin 2014 ; ID., « The 1850 Uprising in Aleppo. Reconsidering the Explanatory Power of Sectarian Argumentations », dans U. FREITAG, N. FUCCARO (éd.), *Urban Violence in the Middle East. Changing Cityscapes in the Transition from Empire to Nation State*, Berghahn, New York-Oxford 2015, p. 141-163.

Les réformes ottomanes renforcèrent partout la place des laïcs dans les institutions communautaires, et créèrent les conditions de conflits lancinants entre clergé et laïcs. Après l'effondrement de l'empire, cette situation se prolongea, mais les institutions communautaires chrétiennes durent s'adapter aux nouveaux cadres institutionnels des États-nations. À Chypre, l'occupation anglaise fut marquée par la constitution des deux principales communautés en corps institutionnalisés : Turcs et Grecs, chacun faisant référence à une patrie-mère. La petite minorité maronite dut s'adapter, et mit alors en exergue son lien avec le Liban. Aujourd'hui, elle affirme sa spécificité, tout en se proclamant chypriote avant tout, dans un État qui devrait assumer son caractère multiculturel et plurilinguistique. En Jordanie, l'avènement de l'État-nation entraîna une arabisation de l'Église orthodoxe, accompagnée d'un affrontement entre laïcs et bas-clergé arabophones d'un côté, haut-clergé hellène de l'autre. Français et Britanniques, dans les territoires que leur confia la SDN, veillèrent à conserver les statuts particuliers des chrétiens, bien que ceux-ci entrassent en contradiction avec le projet de construire une unité nationale, autour d'une idéologie nationaliste arabe. Dans un pays comme la Syrie, les minorités ne firent jamais confiance à la majorité musulmane sunnite pour promouvoir un tel projet. Les chrétiens en particulier, se conçurent comme victimes, attachées à la protection extérieure et aux garanties internationales de leurs droits. Le pouvoir finit par être accaparé par une minorité, qui, derrière une idéologie nationaliste arabe, agit en fait pour renforcer les minorités et les sentiments de solidarité familiale, clanique et confessionnelle, en jouant sur la peur d'une définition islamique majoritaire de la nation. Au Liban, la mémoire des massacres de 1860, divergeant entre druzes et maronites, a joué un rôle central dans les orientations idéologiques opposées durant la guerre civile de 1975-1990, et contribua à entretenir la violence³. En Turquie républicaine, la racialisation de l'idéologie kémaliste s'accompagna de la taxation confiscatoire des chrétiens et des juifs, dont certains subirent une forme de déportation intérieure, tandis que beaucoup se retrouvèrent ruinés. Ces mesures contribuèrent à affaiblir la cohésion interne des communautés minoritaires, voire la solidarité intergénérationnelle au sein même des familles⁴.

Interventions de L. Binz, P. Hill, F. Krimsti, A. Massot, C. Santus, S. Dermar-kar, de Mgr Y. Soueif, de N. Neveu, N. Meouchy, D. De Clercq, et de H. Georgelin.

Renaissance de la peinture d'icônes et influences extérieures

Les images, ainsi que les thèmes iconographiques, circulent, selon des routes parfois inattendues, et souvent difficiles à retracer.

C'est le cas de la Madone de Constantinople, conservée à Galata. L'image primitive, de style italien, vient sans doute de Caffa, en Crimée, et est arrivée à Constantinople quand les Génois ont perdu cette colonie. Victime d'un incendie

3. D. DE CLERCK, C. EDDÉ, N. KAIDBEY, S. SLIM (dir.), *1860. Histoires et mémoires d'un conflit*, Presses de l'IFPO, Beyrouth 2015.

4. Z. BIBÉRIAN, *Le crépuscule des fourmis*, trad. H. GEORGLIN, Métispresses, Genève 2012 ; Id., *La Traînée*, trad. H. GEORGLIN, Métispresses, Genève 2015.

en 1660, elle est couverte d'un revêtement qui en modifie l'iconographie. Ce revêtement commandé en 1698 part du thème byzantin de la Vierge *Hodègètria* pour y intégrer des éléments iconographiques développés en Occident, et notamment par les Dominicains : la Vierge au Manteau, le Rosaire, le pape Pie V, promoteur de ce culte, et enfin le roi saint Louis, à une époque où la France est devenue la principale puissance catholique présente dans la capitale ottomane⁵.

Au Caire comme à Alep, on assiste à une véritable renaissance de la peinture religieuse chrétienne au XVIII^e siècle. La question du caractère autochtone ou des influences étrangères se pose dans les deux cas. On sait que la Crète, sous occupation vénitienne, a été un centre extrêmement fécond de production d'icônes, qui, au XVI^e siècle, ont rayonné dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. La proximité de la peinture d'Alep avec cette école de peinture paraît évidente. Mais on sait que les artistes syriens, bien qu'essentiellement fidèles aux thèmes de la liturgie byzantine, ont subi aussi d'autres influences : des peintres italiens y ont exercé. Des chrétiens locaux ont été initiés à la peinture lors de leurs études à Rome. Un décor sur bois d'une maison chrétienne (début XVII^e siècle) s'inscrit au contraire dans une tradition iconographique turco-persane⁶. Le voyageur Paul d'Alep exprime son admiration pour la peinture crétoise, qu'il mesure à la peinture moscovite durant son périple jusqu'en Russie⁷. Il fait aussi imprimer des images gravées lors de son passage à Kiev. Les miniatures produites à Alep dans son entourage attestent différentes influences. Le caractère antiquisant de certains détails est certainement un indice que les modèles suivis étaient des images imprimées en Occident, dont la circulation était attestée alors en Syrie. L'évangélaire arabe richement illustré, édité à Rome en 1590, a en particulier pu servir : on sait qu'il a inspiré également la peinture éthiopienne.

Au Caire, l'atelier du peintre Hannâ Al-Armânî al-Qudsî a été extrêmement prolifique (350 œuvres connues aujourd'hui), à une époque où une certaine prospérité et une certaine liberté ont autorisé les coptes à restaurer et à décorer leurs sanctuaires. On a voulu voir en lui un peintre authentiquement égyptien, inspiré par la tradition locale. Inversement, on a insisté sur sa prétendue origine hiérosolymitaine pour expliquer les influences qu'il aurait subies. La source la plus probable de son inspiration est la bibliothèque des franciscains de Moski, à quelques pas du lieu où il avait son atelier. Il pouvait y puiser des modèles, tout en opérant

-
5. R. ZIADÉ, « La madone de Constantinople de l'église Saints-Pierre-et-Paul du couvent dominicain de Galata à Istanbul et son revêtement en argent représentant la Vierge au manteau », dans J. CHARLES-GAFFIOT, A. DESREUMAUX (dir.), *Grandes heures des manuscrits irakiens : une collection dominicaine inconnue de manuscrits orientaux (XII^e-XX^e siècles)*, Éditions du Net, Paris 2015, p. 80-86.
 6. J. GONNELLA, J. KRÖGER (éd.), *Angels, Peonies, and Fabulous Creatures. The Aleppo Room in Berlin*, Museum für Islamische Kunst-Rhema, Berlin-Münster 2008.
 7. B. HEYBERGER, « De l'image religieuse à l'image profane ? L'essor de l'image chez les chrétiens de Syrie et du Liban », dans B. HEYBERGER, S. NAEF (dir.), *La multiplication des images en pays d'Islam (XVII^e-XXI^es.)*, Orient Institut der DMG, Istanbul 2003, p. 31-56. C. WALBINER, « "Images painted with such exalted skill as to ravish the senses..." : Pictures in the eyes of Christian Arab travellers of the 17th and 18th Centuries », *ibid.*, p. 15-30.

des choix et des transformations pour répondre à la demande de ses commanditaires, ou se laisser guider par ses propres choix⁸.

À Chypre, la collection d'icônes (xvii^e–xix^e s.) conservées par les maronites de l'île s'avère extrêmement hétéroclite, montrant les différents liens que la petite minorité avait tissés avec son environnement. On y trouve des icônes peintes par des moines grecs de Chypre (xvii^e siècle), d'autres qui auraient pu être importées du monde orthodoxe, de Crète, ou d'Italie par les franciscains desservant les paroisses maronites au xvii^e et xviii^e siècle.

Dans les milieux dévots libanais actuels, l'image occupe une place essentielle. Les images de la Vierge s'y déclinent en différents styles et avec différentes références, l'addition y jouant un rôle essentiel. Des Vierges réputées et miraculeuses (de Kazan, de Lempias, etc.) sont localement vénérées, et parfois interprétées et adaptées aux préoccupations politiques et spirituelles locales⁹.

L'étude de l'iconographie, atteste, peut-être plus manifestement que d'autres aspects, l'inscription de la vie religieuse des chrétiens orientaux dans des circulations à grande échelle et dans une dialectique du local et du transnational.

Contributions de R. Ziadé, C. Nassif, J. Auber de Lapierre, M. Skordi, et E. Aubin-Boltanski.

-
8. J. AUBER DE LAPIERRE, « Tradition et innovation : la dualité iconographique du peintre Yuhanna al-Armani », *Études Coptes XIII*, 15^e journée d'étude, Louvain-la-Neuve, 12-14 mai 2011, De Boccard, Paris 2015, p. 27-42 ; ID., « La vie de saint Jean-Baptiste par Yuhanna al-Armani, ou la création d'un chef-d'œuvre ottoman », *Études Coptes XIV*, 16^e journée d'étude, Genève, 19-21 juin 2013, De Boccard, Paris 2016, p. 231-250. Voir aussi M. GUIRGUIS, *An Armenian Artist in Ottoman Egypt. Yuhanna Al-Armani and His Coptic Icons*, The American University in Cairo Press, Le Caire-New York 2008, trad. de l'arabe par A. ELBENDARY. Recension par B. HEYBERGER, *Arabica* 56/4-5 (2009), p. 466-468.
 9. E. AUBIN-BOLTANSKI, « Prêter corps au Christ et à la Vierge crucifié(e)s. Liban 2011 », *Archivio Italiano per la Storia della Pietà* 26 (2013), p. 367-386 ; ID., « Notre-Dame de Béchouate. Un "objet-personne" au centre d'un dispositif cultuel », *L'Homme* 203-204 (2012), p. 291-320.